

# **NATAN RAMET**

## **RESCAPÉ DE LA SHOAH**

**HOMME, MATRICULE, TÉMOIN**

Ronny Vandecandelaere

*Racine*

## AVANT-PROPOS

Ce qui frappait d'emblée quand on rencontrait Natan, c'était la bonté et la douceur qui se dégageaient de cet homme, qu'elles émanent des traits de son visage ou de son regard attentif, de ses paroles ou de ses gestes toujours appropriés.

S'il pouvait donner l'impression d'avoir laissé derrière lui l'horreur subie pendant sa déportation, cette sérénité n'était en réalité qu'apparence ; derrière cette façade, les émotions étaient particulièrement intenses, d'une force sans cesse renouvelée.

Sa mémoire avait conservé le souvenir intact des atrocités qu'il avait endurées, car il avait connu le summum de l'inhumanité. Les tortionnaires des camps de concentration avaient tout essayé pour faire de lui un *Unmensch*, pour lui faire perdre toute humanité. Ils ne sont cependant jamais parvenus à lui enlever ses principes moraux.

Le refus obstiné de Natan de renoncer à sa condition humaine pendant cette traversée de l'enfer l'a mené à développer une grandeur morale enviable qui allait l'accompagner et le caractériser tout au long de sa vie.

S'il ne nourrissait aucune haine envers le peuple qui lui avait fait subir ce sort atroce, il était par contre déterminé à témoigner. Il s'est engagé dans un combat permanent contre le spectre qui le hantait souvent – à savoir que l'oubli ferait s'estomper, ou pire encore, s'effacer le souvenir et le sens de la Shoah.

Il s'était donc fixé l'objectif d'être jour après jour auprès de la jeunesse le témoin infatigable de ses expériences dans les camps de concentration. Il s'est constamment efforcé d'immuniser son public contre le racisme, la xénophobie et l'antisémitisme.

Sa générosité et son altruisme l'ont poussé à s'engager pleinement dans ce qui allait devenir l'œuvre de sa vie : fonder un musée dans la caserne Dossin de Malines.

C'est là, en ce lieu qui servait de camp de transit pendant la Seconde Guerre mondiale, que l'occupant allemand a scellé le sort de la moitié de la communauté juive de Belgique.

Au début de cette guerre, cette communauté représentait un petit pour cent de la population de notre pays. Quand elle s'est terminée, il s'est avéré que soixante pour cent du nombre total des victimes civiles étaient des Juifs.

Ce fut un honneur d'avoir connu Natan et d'avoir œuvré avec lui à la construction de Kazerne Dossin.

**Claude Marinower**

Président de l'ASBL Musée juif de la Déportation et de la Résistance

Vice-président de l'ASBL Kazerne Dossin

30 août 2015

## INTRODUCTION

Écrire un livre sur la vie et l'expérience concentrationnaire de Natan Ramet n'est pas simple. Est-il seulement possible de réduire cet homme exceptionnel à un livre ?

Je l'ai connu comme une personnalité chaleureuse, honnête, humble et fidèle à sa conviction. Il avait le souci des autres, des faibles, et était toujours prêt à les aider.

Son beau-père lui avait appris à ne jamais être jaloux, « car les jaloux connaissent déjà l'enfer sur terre ».

Certains prétendent que le camp de concentration était l'endroit où l'on apprenait à connaître le véritable sens de la camaraderie et de la serviabilité, mais je ne crois pas que l'on apprenait le vivre ensemble dans les camps. Loin de là même, car chaque jour était une lutte redoutable pour la survie. Natan possédait déjà avant sa déportation tous les traits de caractère que j'ai cités. Le fait qu'il les ait conservés et développés après son retour des camps témoigne d'une grandeur d'âme. Il n'a pas laissé de place à la haine, elle ne l'a jamais rongé.

Il a partagé avec nous les souvenirs de ses amis perdus dans les camps, les uns après les autres. Il a apporté de nombreux témoignages dans des écoles, des organisations et des prisons.

En créant le Musée juif de la Déportation et de la Résistance, il a veillé au souvenir durable de la Shoah et des vingt-cinq mille Juifs de notre pays – hommes, femmes et enfants – qui ne sont jamais revenus et risquaient de tomber dans l'oubli.

Natan m'a fait comprendre que la lutte contre le pouvoir et l'injustice est la lutte de la mémoire contre l'oubli.

Je ne pourrai jamais l'oublier. Il m'a laissé une impression indélébile. Il était fait d'un bois devenu très rare. J'aimerais partager avec vous la vie de cet homme merveilleux. Il s'appelait Natan Ramet.

**Ronny Vandecandelaere**, Roulers, septembre 2015

Prologue  
**LA RENCONTRE**

Je me souviens encore comme si c'était hier de ma première rencontre avec Natan. J'étais directeur de prison et je l'avais convié à venir témoigner de ses expériences dans les camps de concentration : Natan Ramet, survivant de la Shoah, venait parler.

Je ne connaissais absolument pas son histoire. Natan allait raconter aux détenus ce qu'il avait traversé, ce que les nazis leur avaient fait, à son peuple et à lui-même, pour la simple raison qu'ils étaient nés juifs (on parle du peuple et de lui-même).

Cela faisait déjà de nombreuses années que j'étudiais la Shoah, l'extermination systématique de la communauté juive pendant la Seconde Guerre mondiale. J'attendais depuis longtemps de rencontrer un survivant, un témoin. Et voilà que mon souhait était exaucé. Il s'est approché de moi, m'a tendu la main. Sur son visage, il y avait ce doux sourire. Il y a eu une étincelle. J'ai eu la sensation que nous étions amis de longue date.

Il se tenait donc devant moi, le survivant. J'étais bouleversé. À mes yeux, il représentait à cet instant la Shoah, l'inimaginable souffrance de la communauté juive. J'ai senti naître en moi un profond respect, une compassion silencieuse pour ce qui leur était arrivé, à son peuple et à lui. Cependant, comment pouvait-on saisir le sens de la Shoah, dans toute sa cruauté cinglante ?

Un silence remarquable a suivi son témoignage devant les détenus, il y avait une espèce de compassion mutuelle, une empathie difficile à décrire. Son message de tolérance et de respect envers chacun, quel qu'il soit, était clairement passé. Les détenus l'avaient écouté pendant une heure et demie, avaient compati, l'avaient accompagné sur le chemin qu'il avait parcouru. Ils pouvaient à présent poser des questions. Un grand silence empli de respect régnait.

Soudain, un jeune prisonnier a demandé : « Quelle a été la réaction de votre mère quand vous êtes rentré ? » Natan a accusé le coup. Il a regardé le garçon, et ayant clairement saisi le sens de sa question, s'est lancé dans le récit de son retour.

– Quand je suis arrivé à Anvers, je portais encore la veste rayée du camp et quelqu'un m'a demandé : Qui es-tu ?

– Natan Ramet, ai-je répondu. Que fais-tu ici ? Ta mère et ta sœur sont encore en vie, a dit cette personne. J'ai couru alors jusqu'à la maison, par l'Isabellalei.

Devant le coiffeur, il y avait une femme qui m'a arrêté en me voyant. Elle m'a demandé en dialecte anversois : “*Zèn er veul van olle teruggekomen ?* – Vous êtes nombreux à être revenus ?” Sa question m'a fait l'effet d'une gifle. Je lui ai répondu vertement, en disant de vilaines choses. Et puis, j'ai repris ma course vers la maison. Les concierges étaient là, Albert et Madeleine Moras, des gens magnifiques. Et Madeleine a pleuré, pleuré, c'était incroyable. Elle a dit : “Ta mère et ta sœur habitent au troisième étage, en face du dentiste Hubené.” Ils sont allés chercher ma sœur.

Quand elle m'a vu, elle a tellement pleuré... Ensuite, elle est allée préparer ma mère. Cela a duré un moment, parce que ma mère se tenait nuit et jour à la fenêtre pour nous attendre, papa et moi. Et le pire, ce qui me bouleverse toujours énormément, ce qui n'aurait alors dû être que joie, c'est que ma mère ne m'a pas reconnu. – Il y avait un long corridor, avec des portes vitrées et un petit fauteuil en velours, devant lequel ma mère se tenait, elle n'était pas très grande, et ma sœur lui a dit en polonais : “Nanek est revenu.” Ma mère a répondu : “Ce n'est pas Nanek.” J'avais encore une vilaine blessure à l'œil, qui datait du camp de Varsovie, et j'étais très, très maigre... et elle ne m'a pas reconnu. Elle ne cessait de répéter : “Ce n'est pas Nanek.” Ça a été terrible pour moi. Ensuite, elle a perdu connaissance. Il a fallu des heures avant qu'elle ne finisse par me reconnaître à ma voix et à mon polonais.»

Je vois encore Natan regarder silencieusement le jeune prisonnier avec son fameux sourire doux. Ils s'étaient compris. Tout le monde se taisait, il avait suffi d'une question et d'une réponse. Le jeune garçon se demandait : « Quelle sera la réaction de ma mère quand je rentrerai ? » Mais il le savait : ce ne sera jamais aussi terrible. Car c'est cela aussi, la Shoah : la mère et l'enfant deviennent des étrangers l'un pour l'autre.

J'ai souvent revu Natan par la suite. Nous sommes devenus amis.

Et son histoire, je voulais l'entendre et m'en souvenir pour toujours.

Une visite des camps de concentration m'a mené à Varsovie. J'y ai désespérément cherché des vestiges du ghetto. Il n'en reste malheureusement aucune trace. Un lieu où près d'un demi-million de Juifs ont été rassemblés sur cinq kilomètres carrés, et il n'en reste rien : disparu ! Visiblement, le SS- *Gruppenführer* Jürgen Stroop a très minutieusement mené son œuvre destructrice quand il a maté le soulèvement du ghetto en 1943. Cette révolte avait commencé la veille de Pessah, le 19 avril 1943. Pendant un mois, les soixante mille derniers Juifs ont affronté la mort en combattant la violence barbare. Les Allemands ont même dû faire appel à des troupes de réserve, tant la résistance était acharnée. Le 26 avril, la résistance polonaise en dehors du ghetto a reçu le dernier rapport de la *Zydowska Organizacja Bojowa*, l'Organisation juive de combat, qui menait la révolte sous le commandement de Mordechai Anielewicz.

«Voilà huit jours déjà que nous sommes engagés dans une lutte mortelle. Les Allemands ont subi de nombreuses pertes. [...] Ils ont fait venir des renforts. Des chars, des blindés, de l'artillerie et même des avions sont entrés en action. Nos pertes, parmi lesquelles des hommes, des femmes et des enfants, victimes de fusillades et d'incendies sont considérables. Nos derniers jours approchent. Mais tant que nous aurons des armes à la main, nous continuerons à nous battre et à résister.»

Le 15 mai 1943, tout était terminé. Stroop a même aussi fait dynamiter la grande synagogue. Fier, il a rapporté à Himmler : «*Es gibt keinen jüdischen Wohnbezirk in Warschau mehr.* – Il n'y a plus de quartier juif à Varsovie.» Le ghetto dévasté s'est encore consumé pendant des jours. Il ne reste aujourd'hui aucune trace de l'endroit où tant de Juifs se sont héroïquement opposés à la barbarie.

J'ai trouvé le témoignage d'une journaliste polonaise non juive, Halina Bortnowska, qui n'était qu'une enfant pendant la guerre et qui se souvient encore du soulèvement du ghetto. Son témoignage est sincère et émouvant. Elle écrit :

«Je me souviens de deux choses, qui ne sortent ni des livres ni des histoires que j'ai entendues, mais ce sont des choses dont on se souvient comme d'un cauchemar récurrent.

Le printemps, le soleil, les nuages d'avril, une neige noire, sombre et menaçante qui tourbillonne, des flocons de suie. "Ça vient du ghetto", dit ma mère, tandis qu'elle essuie la neige noire

du rebord de la fenêtre, du visage, des yeux. Pendant la journée, mais surtout la nuit, on entendait bien sûr des explosions et l'artillerie au loin. Ce n'était alors pas inhabituel à Varsovie, mais c'était toujours une source d'angoisse. "Ce n'est rien. C'est dans le ghetto", disions-nous.

"Dans le ghetto" signifiait: pas ici, pas là où nous nous trouvons, ce tourbillon de feu n'arrivera pas jusqu'ici, il ne va pas encercler ma rue, ma cour intérieure.

Suis-je la seule à me souvenir que nous disions toujours: "Ce n'est rien, c'est dans le ghetto"? Nous nous disions cela simplement, en guise d'explication sur un ton apaisant. Mais aujourd'hui, j'ai honte de ce détachement. J'y vois l'ombre malveillante que le mur a jeté sur notre esprit. C'est comme si les responsables de la Shoah étaient parvenus à mettre les Juifs hors de portée de la solidarité humaine, et comme s'ils nous avaient placés au-delà des limites où nous pouvions la ressentir. Qu'ai-je éprouvé quand cette neige noire est tombée? Rien. Rien, est-ce vraiment vrai?»

Un témoignage incisif, qui montre clairement que les Juifs étaient seuls et que le monde détournait les yeux. Et nous savons qu'ils n'étaient pas uniquement seuls à Varsovie, mais partout où les nazis avaient déversé leur mentalité délétère.

J'ai continué à chercher dans le grand Varsovie un quelconque souvenir de ces jours plus qu'effrayants de l'époque.

L'Umschlagplatz était la gare de transbordement. C'est ici que, emplis d'angoisse, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants juifs ont attendu, dans le froid glacial ou sous le soleil brûlant, le train qui les mènerait à Treblinka, un des camps d'extermination. C'était en réalité le terminal de fret de la Danziger Bahnhof. La partie ouest de ce terminal, cachée du reste de la gare par un mur, était directement attenante au ghetto. Plusieurs quais, des bâtiments de la gare, l'ancien foyer pour sans-abri et un hôpital faisaient office de zone de transit pour les prisonniers. Ce terminal de fret n'est plus utilisé de nos jours.

Janusz Korczak et ses orphelins du ghetto ont eux aussi dû se réunir sur l'Umschlagplatz. Ce médecin juif n'était pas seulement un pédagogue et auteur de livres pour enfants réputé, il était aussi le fondateur d'un orphelinat juif. Il a donné sa vie pour ses orphelins. Un homme qui a fait figure de roc dans ce monde meurtrier. Son dernier jour a été décrit par plusieurs témoins.



En ce matin du 6 août 1942, Korczak prenait le petit déjeuner avec sa collaboratrice Stefa, les éducateurs et les enfants. Il débarrassait la table quand un sifflement strident a soudain retenti, accompagné de cris à travers la maison : «*Alle Juden raus!* – Tous les Juifs dehors!»

La stratégie machiavélique des Allemands consistait à ne rien annoncer et à prendre chaque zone du ghetto par surprise. Cette fois, le plan visait à évacuer tous les foyers d'enfants du ghetto. Korczak et Stefa se sont immédiatement efforcés de rassurer les enfants.

Il s'est rendu dans la cour et a demandé à un membre du *Jüdischer Ordnungsdienst*<sup>1</sup> de leur laisser le temps nécessaire pour habiller les enfants, après quoi ils sortiraient dans des tenues convenables. On lui a accordé quinze minutes.

Korczak a encouragé les enfants à se placer calmement en rangs par quatre. Que pouvait-il leur dire ainsi rangés : anxieux, serrant dans leurs mains leurs petites gourdes, avec leurs livres préférés, leurs journaux de classe et leurs jouets. Que pouvait-il leur dire sans leur ôter l'espoir ? À cent kilomètres à peine de Varsovie, il y avait Treblinka. L'extermination immédiate dans les chambres à gaz y était la seule issue.

Les Allemands ont procédé à l'appel : cent nonante-deux enfants et dix adultes. Korczak portait Romcia, cinq ans, sur un bras, et peut-être tenait-il Szymonek Jakubowicz par la main. Derrière lui avançait Stefa avec les enfants de neuf à douze ans. Korczak connaissait le prénom de chacun des enfants, il connaissait leurs soucis et leurs joies. Ils étaient ses enfants.

Les trottoirs étaient bondés, les habitants du quartier étant obligés de sortir quand il y avait une *Aktion*. Les enfants ont suivi Korczak, et un éducateur a entonné une chanson quand ils ont quitté l'orphelinat. Tout le monde s'est joint à lui : «*Bien que la tempête hurle autour de nous, nous gardons la tête haute.*»

Les orphelins ont atteint la place Grzybowska ; ils ont été rejoints par des milliers d'autres enfants, eux aussi évacués des institutions ce matin-là. Ensemble, ils ont poursuivi leur route à travers le Petit Ghetto avant de traverser le pont de la rue Chlodna vers le Grand Ghetto.

---

1 Le *Jüdischer Ordnungsdienst* (Service d'ordre juif), aussi appelé *Jüdische Ghetto-Polizei* (police juive du ghetto) ou *Judenpolizei* (police juive), était composé d'unités de police juives qui collaboraient avec l'occupant allemand. Les Allemands employaient essentiellement la *Judenpolizei* dans les ghettos qu'ils avaient créés, mais aussi dans certains camps de concentration.

Des témoins rapportent que les plus jeunes trébuchaient sur les pavés inégaux et que des bousculades sur les marches du pont ont entraîné la chute de nombreux enfants. Sous le pont, quelques Polonais criaient: «Adieu, les Juifs, bon débarras!»

Le petit cortège est passé devant la prison Pawiak. La chaleur intense assaillait les enfants, ils traînaient des pieds, se plaignaient d'être fatigués, d'avoir soif, d'avoir chaud. Mais le Jüdischer Ordnungsdienst continuait à les faire avancer.

La rumeur de l'arrestation des orphelins de Korczak s'est répandue comme une traînée de poudre à travers le ghetto. Joanna Swadosh, une infirmière, a vu les enfants alors qu'ils arrivaient presque à destination. Elle a vu que Korczak portait un enfant et en tenait un autre par la main. Il semblait parler calmement et tournait parfois la tête pour encourager les enfants qui le suivaient.

À hauteur de la porte du ghetto, des pelotons de SS et d'Ukrainiens les attendaient avec leurs fouets, leurs fusils et leurs chiens. Ils ont poussé et tiré les enfants pour leur faire passer la porte qui donnait sur l'Umschlagplatz. Des milliers de gens attendaient là, assis sous le soleil caniculaire. Ils pleuraient, criaient, priaient. Des familles se seraient les unes contre les autres, leurs maigres possessions rassemblées dans des taies d'oreiller ou des sacs, des mères se cramponnaient à leurs enfants, des personnes âgées se trouvaient dans un état de complet ahurissement. Il n'y avait pas d'eau, pas de nourriture, pas un endroit où trouver un peu d'ombre, pas de protection contre les fouets et les grossièretés des Allemands.

Les Allemands et les Ukrainiens donnaient des coups de pied et poussaient les gens dans les wagons. Et puis, Schmerling, le chef sadique du Jüdischer Ordnungsdienst, a ordonné que les enfants des orphelinats soient chargés. Korczak a lui aussi été sommé de faire monter ses enfants.

Contrairement à l'habituelle masse humaine chaotique qui hurlait hystériquement sous les coups de fouet, les enfants se sont avancés en silence par rangées de quatre. «Je n'oublierai jamais cette scène de ma vie», a déclaré un témoin. «Ce n'était pas une progression normale vers les wagons, mais une protestation silencieuse contre ce régime assassin... C'était une procession qu'aucun homme n'avait jamais vue.»

Korczak a calmement mené ses enfants vers les wagons à bestiaux, les membres du Jüdischer Ordnungsdienst leur ont ouvert le passage et les enfants les ont instinctivement salués. Des lamentations

montaient toujours de la place. Korczak marchait la tête haute, un enfant à chaque main, ses yeux au regard reconnaissable fixaient quelque chose d'apparemment très lointain.

On ne peut guère imaginer à quoi pensaient ces enfants, livrés sans défense à la violence meurtrière des Allemands, pendant que Janusz les rassurait.

Mes pensées sont alors allées vers Janusz et ses enfants. Je le voyais assis avec plusieurs petits sur les genoux, alors qu'il pressentait la fin. Un homme admirable, malheureusement assassiné dans les chambres à gaz de Treblinka. Révoltant.

En 1988, un monument a été érigé sur l'Umschlagplatz en commémoration de cette sombre période. Des centaines de prénoms juifs sont gravés dans le marbre noir et blanc. Entre l'Umschlagplatz et le monument aux Héros du Ghetto s'étend le Chemin du Combat des Juifs. Le long de ce chemin, des stèles commémoratives en granit rappellent les près de cinq cent mille morts du ghetto de Varsovie.

Le monument aux Héros du Ghetto, érigé en 1948, symbolise le soulèvement héroïque des Juifs dans le ghetto, en 1943. L'impressionnant monument représente le courageux Mordechai Anielewicz et ses compagnons d'armes. L'arrière du monument montre la masse de Juifs en route pour Treblinka.

Mes pensées se sont alors tournées vers Natan Ramet. Varsovie a été pour lui la ville aux si nombreux visages, la ville où il est né, celle où il retournerait plus tard... mais dans quelles circonstances ?

Je me souviens encore du récit que Natan m'a fait de sa famille et de son enfance à Varsovie.

## Chapitre I

# MON ENFANCE À VARSOVIE

«Varsovie était la ville de ma famille. Mon père, Judka Ramet, est né en 1886. Il était juif, mais pas très pieux.

Du côté de papa, il n'y avait guère de *hassidim*, de Juifs orthodoxes. Ils habitaient bien le quartier juif de Varsovie, mais étaient plutôt intégrés dans la société polonaise, sans pour autant y être assimilés.

À la maison, nous célébrions les fêtes juives traditionnelles comme Rosh Hashanah (le Nouvel An juif), Yom Kippour (le Jour du Grand Pardon) et Pessah (la Pâque juive). Ces jours-là, nous allions aussi à la synagogue. Pour le reste, nous nous en tenions aux coutumes et traditions juives. Nous respectons les lois alimentaires et mangions *casher*.

Papa ne portait jamais de kippa, mais il se coiffait d'un chapeau melon quand nous allions à la synagogue les jours de fête. Il arborait une lourde moustache, peut-être censée remplacer les papillotes et la barbe. Je ne me souviens pas qu'il allait à la synagogue à d'autres occasions.

Pendant l'occupation tsariste de 1905, mon père, encore jeune, avait été arrêté en rue pour servir dans l'armée du tsar pendant cinq ans. Il était cantonné dans le Caucase, à Derbent, la ville la plus ancienne et la plus méridionale de Russie. Il y avait entraîné son corps à la lutte. Papa était fort et musclé. Je me souviens encore exactement comment il me faisait nouer une cordelette autour de son bras. Comme il bandait ensuite ses muscles et cassait la cordelette. Le petit garçon que j'étais admirait avec fierté ce père si fort qui avait de sacrés biceps.

Avec son frère célibataire, il tenait dans la rue Nowolipie un atelier de fabrication de ressorts pour matelas. Papa n'était pas riche, mais il n'était pas pauvre non plus.

Ma mère, Sura Polakiewicz, est née en 1898. Elle avait douze ans de moins que papa et était une belle jeune fille attirante. L'âge de papa n'avait pas d'importance. Mais c'était sans compter la famille de maman. Juifs très pieux, ils voyaient d'un mauvais œil ce Juif non orthodoxe qui venait demander la main de leur fille et qu'ils ne voyaient que rarement à la synagogue.

Le père de ma mère était un Juif très orthodoxe. Il allait tous les jours à la synagogue. Il avait même terminé ses études pour devenir rabbin dans la région de Bialystok, d'où il était originaire.

Papa ne parlait que le polonais et rarement le yiddish. Mais son amour était grand et à l'épreuve de bien des résistances. On a fini par voir qu'il était un homme sérieux et honnête. Mon père, Judka Ramet, a épousé ma mère, Sura Polakiewicz, en 1921.

Ma sœur Félice est née la même année.

Ma mère avait quatre frères aînés et une sœur cadette, Rusia, qui a été plus tard déportée avec son mari et ses deux enfants du ghetto de Varsovie vers le camp d'extermination de Treblinka<sup>1</sup>.

Comme maman était la première fille de cette grande famille, elle était adorée, chouchoutée et gâtée. Il était donc prévisible qu'elle s'abandonne complètement à mon père, un homme fort et plus âgé.

Les frères de maman tenaient un commerce: ils vendaient des bijoux, des diamants taillés et des montres. Papa s'est associé à eux. C'est lui qui allait voyager pour l'affaire. Papa devait souvent prendre le train pour Moscou, pour y acheter des pierres taillées à l'ancienne. Ces diamants avaient été mis en vente après la Révolution d'octobre. Il amenait ces pierres démodées à Anvers pour les faire retailler dans un style moderne. À l'époque, ce genre de voyages en train prenait pas moins de deux semaines. Et pourtant, mon père entreprenait ce voyage à chaque fois en glissant tout simplement les pierres dans les poches de sa veste. Un frère de maman, associé dans l'affaire, habitait déjà à Anvers.

Papa gagnait bien sa vie. Nous habitons au 5 de la rue Senatorska, au quatrième étage d'un immeuble à appartements qui ne se trouvait en fait pas dans le quartier typiquement juif de Varsovie. L'immeuble existe encore, en face de la Place du Théâtre. Martin Gray<sup>2</sup> habitait le

---

1 Rusia Polakiewicz était mariée à Sevek Gitler. Leurs enfants s'appelaient Rizek et Stasiek. Ils ont tous été assassinés à Treblinka en mars 1943.

2 Martin Gray est un des très rares à s'être échappé du camp d'extermination de Treblinka en 1943. Il décrit son expérience dans le livre *Au nom de tous les miens*.

même bloc la même année, mais nous ne nous connaissions pas encore à l'époque.

J'ai vu le jour en 1925. Tout indiquait que j'aurais une jeunesse insouciante. Et tout le monde s'émerveillait devant le bébé exceptionnellement costaud que j'étais.

J'avais une belle gouvernante polonaise, Wandja Potulska, à qui j'étais très attaché. Je me souviens encore bien d'elle. Elle m'emmenait presque tous les jours en promenade dans la ville, pour explorer le monde.

En été, nous nous promenions dans le grand parc de Varsovie, Ogród Saski, le Jardin de Saxe. Je me sentais tout simplement heureux au milieu de toute cette verdure, dans ce magnifique espace. Des années plus tard, j'ai eu un sentiment soudain de déjà vu quand j'ai reconnu le parc dans le film *Le Pianiste*.

Wandja me racontait des contes et m'apprenait des comptines polonaises. Je peux encore toutes les chanter. Elle m'a laissé une très forte impression.

Quand, en 1986, je me suis rendu en Pologne avec des représentants de la Communauté juive pour un entretien<sup>1</sup> et que nous avons dû passer la nuit à Varsovie, j'ai cherché Wandja. Ma mère et elle avaient gardé contact par écrit après la guerre, de sorte que je connaissais son adresse : rue Anielewiczka numéro 19, où j'ai sonné. Les retrouvailles ont été très émouvantes. Elle pleurait et répétait : « Mon petit Nanek », mon surnom de l'époque.

Elle habitait un pauvre petit appartement dans un des immeubles sociaux du Bloc de l'Est de l'époque. J'avais 61 ans et Wandja 76. Elle ne m'avait pas oublié. Il y avait encore une photo de moi à cinq ans sur son armoire. La guerre ne l'avait pas épargnée non plus. Son mari était mort pendant le soulèvement de la résistance contre les Allemands, en juillet 1944 à Varsovie<sup>2</sup>. Nous avons déroulé le film de nos vies en une soirée.

Je ne savais pas encore à ce moment-là que le nom de la rue "Gesiewka" avait été remplacé par celui de "Ulica Anielewiczka", en hommage au leader de la révolte du ghetto : Mordechai Anielewicz.

---

1 Natan Ramet s'est rendu en 1986 à Varsovie avec une délégation juive pour un entretien avec le cardinal de Pologne à propos de la présence d'un couvent de carmélites dans le camp d'Auschwitz. Cet épisode est développé dans le chapitre « Le visage de l'Autre ».

2 On confond souvent le soulèvement de Varsovie de 1944 avec celui du ghetto juif de Varsovie du printemps 1943. Le chapitre « Le camp de concentration de Varsovie » aborde plus en profondeur le soulèvement de Varsovie.

Wandja habitait précisément dans cette rue, tant d'années après la guerre. Je me trouvais donc à l'emplacement du camp de concentration de Varsovie que j'avais connu! Sur la façade du numéro 34 de cette même rue, une plaque commémore aujourd'hui l'emplacement du camp de concentration "Gesia"<sup>1</sup>.

Le seul Juif qui siégeait alors au Parlement polonais nous a accompagnés à notre entrevue avec le cardinal de Pologne. Le lendemain, nous devions nous réunir au monument aux Héros du Ghetto... et qui se trouvait là? Wandja... bouleversante de fidélité.

Quand j'étais petit, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était l'antisémitisme. J'ignorais complètement qu'il couvait en Pologne depuis des années déjà. Il y avait parfois un sursaut, on menait la vie dure aux Juifs, on les agressait ou, pire encore, des pogroms faisaient parfois des morts<sup>2</sup>. En fait, je pouvais difficilement m'imaginer ce genre d'événements... et pourtant, c'était la réalité.

Un de mes cousins, Kempinski, se faisait rosser presque tous les jours à l'école. Les brimades étaient continuelles, et le jour où il a été très amoché, pour la seule et unique raison qu'il était juif, a été pour mon père le signal de la fuite.

Vu de l'extérieur, il est difficile de comprendre ce qu'une famille doit subir comme brimades et violence avant de décider de tout abandonner et de fuir. Nous avons fui. J'ai dû abandonner mon cadre familial, la gouvernante, mes camarades de jeu et tant d'autres choses. Adieu Varsovie, adieu la grande ville et ses beaux parcs, adieu... j'ignorais alors bien sûr les futures retrouvailles douloureuses...

Le voyage vers Anvers l'inconnue m'a captivé.

Papa avait pu préparer un peu le départ. Trois oncles, des frères de maman, y vivaient déjà depuis 1924, 1926 et 1928. Le plus jeune, oncle Max, est parti plus tard à Paris.

Quand je pense au moment où nous sommes partis, 1930, je réalise que nous nous y étions pris très tard par rapport aux nombreux réfugiés de Pologne et des environs qui avaient déjà atterri à Anvers. Les Juifs allemands commençaient aussi à fuir.

---

1 Le nom polonais du camp était «Gesia», d'après la rue Gesiowka.

2 Les pogroms étaient des agressions violentes sur les Juifs, essentiellement caractérisées par la destruction de leurs maisons et synagogues. Les pogroms s'accompagnent souvent de violence physique, voire de meurtre, dans le but d'intimider les Juifs et d'ainsi les chasser ou les contraindre à s'assimiler à leur environnement.

Tout le monde ne pouvait pas se permettre de naviguer avec la Red Star Line pour atteindre l'Amérique ou un autre pays de l'autre côté de l'Atlantique. Pour beaucoup, Anvers était le terminus.

Le voyage en train s'est passé sans encombre et a duré quelques jours. Je me gavais des nouveaux paysages qui défilaient sous mes yeux. Je trouvais ça passionnant et par moments peut-être même plaisant, j'étais un enfant de cinq ans. Le roulement continu du train me fatiguait. Bientôt, un monde nouveau s'ouvrirait à moi.

Nous sommes arrivés à la Gare Centrale d'Anvers début septembre 1930. "Regardez, a dit maman, ils nous accueillent avec des feux d'artifice." Étant un petit garçon, j'ai aimé ça, et je garde ce souvenir : des feux d'artifice à notre arrivée à Anvers. Comment aurais-je pu savoir à l'époque qu'ils étaient lancés pour la naissance du nouveau prince Baudouin ? Nos oncles et tantes nous attendaient à la Gare Centrale.

Papa a continué son négoce de diamants. Les trois premiers mois, nous avons logé chez un de nos oncles. Nous avons ensuite pu louer un appartement au-dessus du cinéma Berchem Palace, au 21 de la Grote Steenweg.

C'était un nouvel immeuble à appartements, avec chauffage central et ascenseur. Quand j'y repense, c'était en fait un appartement assez cher, mais papa travaillait dur et gagnait bien sa vie.

Jusqu'à ce que, un peu plus tard, la crise de 1930 vienne tout gâcher. Les affaires sont allées de moins en moins bien, jusqu'à la perte totale. Papa avait tout investi dans l'affaire avec son beau-frère, et nous nous sommes retrouvés tout à coup sans rien.

Je garde un souvenir pénible du jour où le propriétaire est soudain venu réclamer l'arriéré de loyer à papa. Cet homme possédait trois cinémas.

Papa a répondu très honnêtement qu'il ne pouvait pas payer, qu'il ne possédait plus rien. Le propriétaire est devenu grossier. Papa a pleuré. Ce souvenir reste gravé dans ma mémoire : moi, un petit garçon de six ans, qui voyait son père, cet homme fort, pleurer d'impuissance face à cette situation. Un an plus tard, le propriétaire a diminué le loyer de moitié.

Le concierge Albert Moras m'aimait bien. Je pouvais l'aider à déplacer les grandes bobines dans la salle de projection du cinéma, ce qui m'a permis de voir beaucoup de films.

Anvers était manifestement très attrayante, et un autre oncle, Moische, le frère aîné de maman, est bientôt arrivé de Pologne et



s'est installé chez nous. Papa avait lentement réussi à se refaire dans le commerce du diamant. Oncle Moïsche s'est associé à lui.

Mais mon oncle chéri était un joueur invétéré. Un jour, il était censé livrer un joli lot de pierres à un bijoutier d'Ostende... Il n'est pas rentré. Le joueur en lui avait refait surface. À Ostende, le casino et les courses de chevaux lui avaient fait de l'œil. Il n'est revenu que quelques jours plus tard.

“Juzek”, c'était le nom qu'on donnait à papa en Pologne. “Juzek, a-t-il dit, j'ai tout perdu, tout.” Il n'a pas eu d'autre choix que d'avouer qu'il avait tout perdu au jeu.

Nous étions à nouveau sans le sou. C'était un coup dur. Papa, qui venait de se sortir des problèmes de 1930, a été forcé de constater qu'il essuyait une nouvelle catastrophe financière. On devait être en 1935 ou 1936. L'argent s'était envolé, tout avait été investi et perdu. Papa n'a pas eu d'autre choix que de devenir courtier en diamants, il n'avait plus de capital de réserve pour tout recommencer.

J'ai souvent repensé à Varsovie pendant cette période: “Pourquoi avons-nous quitté Varsovie?”

Je n'y suis retourné qu'une seule fois quand j'étais enfant. Je me souviens encore bien qu'un jour, maman m'a emmené voir son père, mon grand-père Shulem Schachne Polakiewicz, qui avait fait un accident vasculaire cérébral en 1932. J'avais à peine sept ans. Je le vois encore, assis dans son lit, soutenu par des oreillers pour le tenir droit. Il avait un regard éteint, sa kippa noire contrastait fort avec ses cheveux blancs. Sa bouche était de travers, et de temps en temps, quelqu'un essuyait un peu de salive. Maman a dit que je devais chanter des chansons et danser autour de la table. Mais j'avais peur, vraiment peur, et je me suis enfui de la chambre. Pour rien au monde je n'y serais retourné.

La présence de la mort m'effrayait visiblement. Et pourtant, rien n'allait m'être épargné au niveau de la confrontation avec la mort.

Qu'est-ce qu'Anvers allait encore me réserver? »

## Chapitre II

# UNE JEUNESSE ASSOMBRIE

«J’ai débarqué dans une métropole, mais sans doute pas au bon moment. Anvers n’était manifestement plus pour les Juifs la ville qu’elle avait été. Les réfugiés y avaient déferlé. S’il y avait bien eu des feux d’artifice à mon arrivée, j’allais bientôt découvrir que l’accueil n’était pas tel que je me l’étais imaginé. Comme je n’avais que cinq ans, je ne l’avais pas tellement remarqué, mais cela ne pouvait pas échapper à mes parents... Des mouvements fascistes prenaient régulièrement à partie tous les Juifs étrangers qui venaient peupler Anvers. Quelque chose se tramait.

Mon entrée en maternelle, à l’école publique de la Belgiëlei, était pour moi un événement important... d’autant plus qu’il s’agissait de la section en français, qui ne ressemblait en rien à mon polonais. C’était la première fois que j’allais à l’école, je n’avais pas encore de copains, et je m’y retrouvais sans papa ni maman. Mais ça s’est plutôt bien passé.

J’ai continué à fréquenter la même école en primaire, et à ce moment-là je parlais déjà couramment français. Papa pensait que cette langue me serait la plus utile dans la vie, c’était la langue de la diplomatie et manifestement aussi celle de la bourgeoisie.

Ma classe de primaire était vraiment chouette, trente élèves, dont six Juifs. Je pense encore à Lucien Olesinski, Lulu, mon meilleur ami, à Ernest Mandel, le futur professeur à l’Université Libre de Bruxelles (ULB), et à Jackie Schwarz.

Mes instituteurs de primaire étaient encore corrects. Il y avait dans notre classe un garçon dont les parents étaient rexistes. Il portait une épinglette de Rex. Il lui arrivait de lancer une remarque : “Ça se voit que tu es juif”, mais ça ne m’inquiétait pas. Je ne comprenais pas vraiment, en fait. Plus tard, quand je me suis pris un “Sale Juif, sale Youpin” dans la figure et que j’ai demandé à papa ce que cela voulait

## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Introduction	9
Prologue : La rencontre	11
I Mon enfance à Varsovie	19
II Une jeunesse assombrie	25
III La Belgique occupée	33
IV Le piège se referme : la caserne Dossin	47
V En route vers le sombre inconnu	63
VI Auschwitz II-Birkenau et Auschwitz I	79
VII Le camp de concentration de Varsovie	87
VIII La marche de la mort vers Dachau	97
IX La libération	109
X Je m'en suis sorti	119
XI Un retour glacial	127
XII Natan le Sage	133
XIII Mes chers diamants	137
XIV Le visage de l'Autre	147
XV <i>Lest we forget!</i>	153
XVI Le Musée juif de la Déportation et de la Résistance	159
XVII Un <i>Mensch</i>	169
Épilogue : Sept vies et plus	179

Remerciements : Kazerne Dossin

KAZERNE  
DOSSIN

MÉMORIAL, MUSÉE ET  
CENTRE DE RECHERCHE  
SUR LA SHOAH ET  
LES DROITS HUMAINS



Natan RAMET  
— STICHTING — FONDATION —

Textes : Ronny Vandecandelaere

Traduction en français : Barbara Otten

Adaptation : Elisabeth Adler-Susswein, Dr. Laurence Schram, Patricia Ramet

Illustration de couverture : dessin de Natan Ramet

Couverture : Dominique Hambye

Mise en pages : MC Compo – [www.mccompo.be](http://www.mccompo.be)

Illustrations : Archives privées de la famille Ramet sauf mention contraire.

[www.racine.be](http://www.racine.be)

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement  
des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre,  
par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2023

Éditions Racine, Tour & Taxis - Entrepôt Royal

Avenue du Port, 86C / bte 104A

B-1000 Bruxelles

1<sup>er</sup> tirage

D. 2023. 6852. 13

Dépôt légal : mai 2023

ISBN 978-2-39025-243-6

Imprimé en Europe